

## ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00.	Payable d'avance
Un an, \$3.00.	Six mois, \$1.50



Pour commencer, je vais vous parler un peu, oh, très peu, de la Révolution française, sujet épineux qu'il ne faut manier qu'avec des gants très solides, de crainte de se blesser ou de blesser les autres.

Je ne mettrai cependant pas de gants.

La Révolution française a ses détracteurs intransigeants et ses admirateurs passionnés. Les uns n'y voient que des têtes coupées, les autres que des merveilles. Ces extrémistes sont également éloignés de la vérité.

Laissant de côté la politique, je n'aborderai qu'un point du côté militaire, et, pour le traiter convenablement, j'emprunterai parfois la plume du général Bonnal et du savant critique, Charles Malo, une autorité.

C'est à Valmy, en 1792, que l'art de la guerre subit sa grande révolution.

Dans un chapitre de douze pages sont nettement mis en lumière, et le caractère absolument nouveau que revêt dès lors la guerre, et les multiples raisons qui font qu'un véritable abîme sépare les armées révolutionnaires des armées royales, encore que celles-ci aient, sans contredit, directement engendré celles-là. "Des Français, et en partie les mêmes Français, composent les uns et les autres, mais tous ont été transformés, transfigurés du jour au lendemain, comme on s'en aperçoit, dès la première rencontre — cette mémorable et inénarrable bataille de Valmy, où l'ennemi est frappé de stupeur et comme de paralysie par ce cri formidable et unanime de : "Vive la nation !" qui couvre, et vaut à lui seul toutes les canonnades ! La piètre bataille, mais la belle journée, que celle qui montra si bien l'énorme prépondérance, l'immense supériorité à la guerre, des forces morales, même peu ou point agissantes. Au point de vue stratégique, voire au point de vue tactique, Dumouriez était dans une situation des plus critiques : il était bel et bien coupé, et il eût fallu, pour s'en tirer honorablement, des troupes autrement manœuvrières que les siennes, qui ne l'étaient pas du tout ! Aussi bien, ne força-t-il pas l'ennemi à déguerpir ; il fit, ou, pour parler plus juste, il obtint mieux : l'ennemi déguerpit de lui-même ? L'art ancien faisait faillite, déposait spontanément son bilan, pour la première fois qu'il se trouvait en présence de "l'art nouveau", lequel ne consistait encore, à vrai dire, qu'à "se mettre en révolte ouverte contre les idées admises sur la conduite à tenir au cas où une position est tournée, (général Bonnal). Et c'est parce que ce renversement de toutes les idées admises en matière d'art militaire, stupéfia littéralement Brunswick, ce bon élève du grand Frédéric, qu'il renonça du coup à tenter sérieusement le sort des armes. Il n'avait pas prévu le cas, et c'est dommage, en vérité, au point de vue de l'art pur, que Frédéric lui-même n'ait pas vécu assez longtemps pour se trouver en face de gens qui se souciaient d'être tournés comme un poisson d'une pomme, et dont toute la tactique consistait à hurler : "Vive la nation !"

C'est qu'il y avait dans ou sous ce cri bien des choses, que démêla et comprit tout de suite l'illustre Goëthe perdu dans l'état-major de Brunswick ; il y avait l'irrésistible élan de toute une nation déchaînée, jetée dehors de ses gonds et se ruant tête baissée dans la lutte — chose absolument nouvelle et vraiment terrifiante. "N'en doutons pas, Frédéric II aurait peut-être vaincu à Valmy même ; mais, dès le lendemain, il se serait hâté de négocier la paix et aurait tout fait pour mettre dans son jeu la force colossale qui faisait ainsi brusquement irruption dans le monde. Et de

toutes façons, vraisemblablement, il eût remis l'épée au fourreau ou l'eût tournée ailleurs, car sa haute intelligence et sa profonde perspicacité lui eussent fait voir nettement le danger d'affronter la lutte avec la brillante machine qu'était son armée contre l'organisme vivant, palpitant, complet, avec ses centres nerveux, ses muscles souples et forts, que la convulsion révolutionnaire avait fait jaillir des entrailles de la France et que tout son génie n'eût pas suffi à tirer de son royaume si supérieurement organisé." — (Malo.)

"Généraux, officiers et soldats, presque tous issus de la réquisition, avaient apporté, pour tout bagage militaire et scientifique, aux armées de la République, leurs qualités de race, faites de vive intelligence et de rusticité, de jugement clair et de sens pratique. Très ignorants, mais ayant la foi patriotique qui, elle aussi, transporte des montagnes, de tels hommes mis en présence des réalités de la guerre, devaient y adopter bien vite les formes les plus simples et faire crouler la doctrine des positions comme des doctrines dites savantes." — Général Bonnal.

"Quatre ans plus tard, Bonaparte entre en scène, mais jamais il n'aurait été le conquérant de l'Italie d'abord, de l'Europe ensuite, s'il n'avait pas eu à sa disposition l'admirable outil que la Révolution avait forgé pour lui, et si c'était une armée d'avant 1789 qu'il eût commandée, au lieu d'une armée républicaine." — (Malo.)

L'opinion de deux hommes éminents et impartiaux sur cette première victoire de la France du nouveau régime valait la peine d'être reproduite pour ceux qui s'intéressent à la mère-patrie et qui ne passent pas leur temps à la décrier.

Honni soit qui mal y pense !

◆◆ Si nous nous occupons de la France, celle-ci nous rend très gracieusement la pareille, et cela, parfois, avec une petite pointe d'ironie qui a son charme et, disons-le, un peu sa raison d'être.

Cette fois-ci, ce n'est ni plus ni moins que le grand "Journal des Débats", le grave et solennel "Journal des Débats", qui a daigné laisser tomber un regard sur ce qui se passe chez nous.

Voici l'article, c'est une fleur, une rose, dont il faut se garder d'arracher une seule feuille :

#### "L'ETIREMENT OBLIGATOIRE DU COU CHEZ LES HOMMES DE POLICE

"Le roi Salomon, qui fut un juge sagace, n'a point rendu de plus harmonieuse sentence que la Commission de police de Montréal.

"Trois constables, l'agent Lafontaine, l'agent Beausoleil et l'agent Sloane, furent convaincus, sur la plainte d'un certain M. Dufour, d'être inférieurs à la taille de 5 pieds 9 pouces, qui est réglementaire. L'affaire paraît simple. L'enquête y révéla des délicatesses.

L'agent Lafontaine, No 133, avait été examiné le 15 avril 1902 par les échevins Ouimet et Bumbay ; il avait été mesuré en leur présence par le secrétaire de la Commission de police, M. Barry. "J'ai constaté, écrit celui-ci, que Lafontaine n'avait pas la taille voulue, mais qu'en s'étirant le cou, il avait la taille réglementaire de 5,9". Fallait-il l'admettre ou le refuser ? M. Barry en référa au sous-comité des examens. Les échevins, MM. Lebeuf et Lamarche, qui formaient ce sous-comité, répondirent que lorsqu'on a 5,9 en s'étirant le cou, on les a réellement. Lafontaine fut nommé constable le 1er mai 1902. Mais la réponse des échevins était-elle juste ?

"Le cas du constable Beausoleil, No 190, est plus simple, et pourtant plus grave. Il fut mesuré le 16 décembre 1902 ; il avait 5,9 ; il fut mesuré de nouveau en mars 1903 ; il n'avait plus que 5,8 et une fraction. On envoya la première toise au bureau des poids et mesures ; il fut trouvé qu'elle ne concordait pas avec les mesures-étalons. Beausoleil n'avait la juste taille qu'à une mesure fautive, et pourtant officielle, c'est-à-dire qui faisait foi. Dans ces conditions, quelle était véritablement la taille légale de Beausoleil ?

"L'agent Sloane avait été mesuré le 30 mai 1900 au matin. A cette époque, le candidat n'enlevait pas ses chaussures pour passer sous la toise. Ainsi fit Sloane. Il mesurait 5,9. Mais le même jour, dans l'après-midi, le président du sous-comité des examens fit savoir que, désormais, les candidats seraient mesurés en chaussettes". Sloane n'avait plus la taille réglementaire. De quel régime devait-il bénéficier ?

"A ces trois questions, la Commission de police a fait une réponse unique, d'une sagesse vraiment synthétique : une réponse humaine, subtile, et qui n'a rien de la raideur ordinaire aux sentences. Car elle est fondée sur l'élasticité même du corps humain, dont le constable Lafontaine avait donné la preuve. La Commission a décidé que les trois constables resteraient constables ; mais qu'aux jours de revue, ils seraient astreints, une fois dans le rang, à s'étirer le cou (sic), de façon à atteindre la taille exigible. La revue terminée, ils pourront relâcher un peu leurs muscles sterno-mastoïdiens et reprendre leurs dimensions familières. Ils auront deux tailles : une grande taille de cérémonie, et une petite taille pour l'usage ordinaire et pour le service de petite tenue. Par cet exercice, plus familier aux canards qu'aux hommes, ils satisferont aux justes exigences des règlements. Les règlements sont sacrés, et la forme est inviolable ; mais la bonhomie la tempère."

Et voilà comment on écrit l'histoire !

Et voilà aussi comme de braves échevins et de non moins braves constables ont la gloire — sans l'avoir cherchée — de voir leurs noms figurer avec avantage (?) dans un des journaux les plus sérieux de Paris, la Ville-Lumière !

LEON LEDIEU.

#### UN BUREAU DE POSTE À LA CAMPAGNE (Voir gravure)

Peut-on imaginer rien de plus vécu que cette scène de bureau de poste à la campagne, dont nous publions aujourd'hui la première ?

C'est dans un magasin général, on le sait, que se tient le plus souvent le bureau de poste de nos villages canadiens.

Dans un cadre rustique et réaliste, apparaissent, un peu pêle-mêle, les marchandises les plus disparates. On le voit, les pièces d'indienne côtoient les bocaux de bonbons. Étalées sur le comptoir, les boîtes de chapeaux s'élèvent en pyramide jusqu'au plafond, auquel sont suspendues bottes, lampes, etc...

Que d'esprit d'observation l'attitude des personnes ne révèle-t-elle pas chez l'auteur du tableau !

Pendant qu'une fillette aux cheveux longs et en broussailles, à l'accoutrement bigarré et en désordre, demande au commis du magasin ce dont elle a besoin, un groupe de campagnards discutent avec chaleur, semblant parler politique.

Chacun s'intéresse vivement à la discussion, en attendant que le postillon arrive, sac au dos.

Quiconque a déjà assisté à la scène que nous reproduisons, ne peut s'empêcher d'admirer la fidélité scrupuleuse qui a présidé à la reconstitution des moindres détails du tableau.

#### DANS L'INDE

Il est à Madura une bayadère, célèbre par sa charité autant que par sa grâce. Ainsi que l'usage le commande aux filles de sa caste, elle fut d'abord la favorite d'un nabab, qui, en mourant, la laissa ruisselante de pierreries comme une idole. Très riche et libre aujourd'hui, elle emploie sa fortune à des oeuvres d'art ou à des oeuvres de bien. Et, dans un théâtre qu'elle a fondé tout exprès, elle fait revivre par son jeu charmant les anciennes tragédies classiques de l'Inde, antérieures de quelques milliers d'années aux nôtres.

C'est sous la splendeur de la lune que je me rends ce soir au théâtre de Balamoni, la bonne bayadère, et c'est en traversant des bois de palmiers dont les plumets noirs, remués par un peu de brise, se froissent doucement, au bout de tiges penchées en tous sens et frêles comme de longs roseaux.

Balamoni est en scène quand j'arrive à ma place ; un peu en recul au fond d'un jardin de fleurs peintes, dans la petite tourelle d'un palais de féerie où elle est captive, elle chante à sa fenêtre en s'accompagnant sur une mandoline précieuse. Elle est une jeune princesse fiancée au fils d'un roi des pays voisins qui, bientôt, viendra la chercher. Dès les premières notes, on se sent pris par cette musique et par cette voix. Le costume est copié sur d'antiques bas-reliefs, la silhouette est exquise, et à chacun des gestes de la chanteuse,